

On ne part pas de zéro !

Une traversée artistique de St Nazaire,
du Kilomètre zéro à la plage de Monsieur Hulot

Alexis Fichet
avec
Cuesta

extraits de la performance
du 12.07.2019

1.

Une série d'énormes boules de marbre marque le milieu du paquebot, vaste bâtiment moderne de tôle et de verre. Certaines boules sont sèches, d'autres servent de jet d'eau. De près, chacune de ces boules est une carte du monde, une géographie minérale de veines rouges dans la pierre blanche. Dans chaque centimètre de pierre blanche et rouge, des fleuves, des histoires, un paysage...

Chloé Oramalia dépose ici son vélo.

Elle arrive de la gare. Très exactement un kilomètre depuis la gare, un kilomètre à vélo, c'est très rapide. En sortant, elle a aperçu l'œuvre, toute récente, de Julien Nédelec, *Lignes de désirs*.

Un kilomètre depuis la gare. Combien de temps ? 63 ans ! C'est jeune, pour une gare, 63 ans. Une courte vie humaine. Une échelle de temps appréciable, compréhensible. Avant, la gare n'était pas ici. Presque aucun des bâtiments que Chloé a croisés n'existait.

Dans certaines villes le centre est historique, ici il est contre historique. Il y a cent ans la gare n'était pas où elle se situe désormais. C'est la fameuse reconstruction. Nous nous déplaçons sur un centre à la temporalité réduite, le long d'une architecture récente. Nous oublions l'océan, le fleuve, la Brière, nous reconstruisons sur une place nette, rasée par les alliés, reconstruite, déplacée, décentrée.

L'âme, ici, n'est pas dans les vieilles pierres, dans l'archéologie, dans le baroque ou dans le gothique. L'âme est à chercher derrière les façades, dans ses maisons, dans ses im-meubles récents, dans les vies qui s'y inventent. Dans les mémoires.

2.

La pipe de Tati a disparu deux fois.

Avant d'être arrachée de la bouche du Tati de bronze, au bord de la plage de Monsieur Hulot, elle a été à l'origine d'une polémique en 2009 : lors de la publication d'une affiche de la RATP consacrée à Jacques Tati, diffusée sur les autobus et les métros parisiens, la pipe avait été supprimée de la bouche du personnage. Suite à cette affaire, les députés décidèrent en 2011 d'exclure le patrimoine culturel d'une application trop littérale de la loi Evin, interdisant toute propagande, directe ou indirecte, en faveur du tabac.

Quand Agathe Yersin va se baigner, l'été, c'est souvent à la plage de Tati. Ses deux en-fants aiment beaucoup, ils ont vu le film dix fois, ils prennent des poses près de *La statue de Monsieur Hulot*. Que la pipe ait disparu, cela les a beaucoup attristé. Le petit a pleuré quand on lui a dit qu'elle avait été arrachée par le vent. Alors Agathe, qui travaille au Ruban Bleu, a eu une idée : la pipe en bronze, celle qui manque à la statue, elle pourrait être dans un magasin, chez les commerçants de Saint-Nazaire. On lui ferait une jolie boîte, et les gens, les touristes, pourraient venir la demander, la toucher. Elle changerait de boutique. On se la passerait. Quand quelqu'un voudrait toucher la pipe de bronze, il de-vrait la trouver, rentrer dans les commerces pour demander... Elle circulerait, elle servirait de prétexte à des rencontres, à des jeux de piste.

Une artiste comme Lara Almarcegui, qui est venue en résidence à Saint-Nazaire en 2003, travaille justement sur ce rapport à l'intime, à la circulation des fragments du réel. Elle a travaillé sur les arrière-cours et les copropriétés nées de la guerre, sur ce qui passe du patrimoine à la ruine et de la ruine au patrimoine.

3.

*On remonte le pont bien des fois chaque jour.
Les gens attendent, patients. Lorsqu'il pleut
ils ont des parapluies. C'est plus ennuyeux lorsqu'il pleut et
qu'il vente. A Saint-Nazaire il y a beaucoup de
parapluies déchirés dans les corbeilles à papier.
Un homme noir parcourt la ville pour les ramasser.*

Anne-Marie Berglund
traduit du suédois par Jacques Outin, Meet, 1996

Patrick Deville, Giancarla de Quiroga, Song Lin, Jean Rolin, Robert McLiam Wilson, Aslı Erdoğan, Alain Mabanckou, Juan José Saer... Il faudrait inviter les écrivains de *La Meet* à déposer une phrase sur un pavé du centre ville, ou sur un pilier. Pour chaque résidence, pour chaque écrivain venu du bout du monde, il y aurait comme une petite inauguration, un nouveau pavé gravé, avec une phrase choisie par l'auteur en résidence, avec sa tra-duction. Ce serait discret, mais profond, inscrit dans la pierre, et peu à peu cela formerait un corpus d'écrivains et de citations, une bibliothèque à ciel ouvert...

Le Monument invisible, de Jochen Gerz : travaillant sur un contexte beaucoup plus lourd, celui de l'Allemagne Nazie, l'artiste a fait graver sur les pavés d'une place les noms de tous les cimetières juifs détruits dans les années 30. Puis les pavés ont été mis en place, mais face gravée contre terre. C'est une œuvre symbo-lique, un monument invisible. Il y a de grandes œuvres visibles, il peut exister de grandes œuvres invisibles, mais dont la portée symbolique circule, sous d'autres formes.

4.

James Alien est plongeur amateur : il trouve que le centre-ville est beaucoup trop décon-necté de son environnement. Il rêve d'une œuvre sonore qui serait la captation, en direct, des bruits de tôle qu'on entend sous l'eau quand on s'approche de *l'épave du Lancastria*.

Le *Lancastria* a été coulé au début de la guerre, juste au large de Saint-Nazaire, avec de nombreux passagers à bord. Puis il a été bombardé pour gêner un peu moins le passage des bateaux. Quand on s'approche, en plongée, on entend la coque grincer, se tordre, s'entrechoquer. À certaines heures du jour et de la nuit, on pourrait écouter en direct ces sons se propager dans le centre ville. Comme si l'Histoire venait hanter les espaces re-construits.

De façon plus simple, James pense aussi qu'on pourrait faire apparaître, dans le centre, sur un panneau comme on en trouve dans les gares, les bateaux qui sont à quai dans les bassins de la ville. En travaillant en lien avec des applications déjà existantes, comme *Marine Traffic Ship Tracking*, on pourrait savoir en permanence quel type de bateau est dans le port, ce qu'il y fait, d'où il vient, vers où il part. L'imaginaire du port, des docks, des chantiers navals, serait présent dans les rues piétonnes.

5.

Nous sommes au Petit Maroc, en 2079. Suite à une décision du conseil municipal, datée d'octobre 2022, et avec l'accord des artistes, les fresques ont été repeintes tous les deux ans, depuis. Une vingtaine d'artistes est donc intervenue, en près de 50 ans. Mais, avec l'accumulation des couches de peinture, l'oeuvre a commencé à se dégrader. Des plaques colorées se détachent et les murs semblent malades.

En regardant la peinture de loin, on oublie sa matérialité. Mais de près, avec 20 ou 30 couches de peinture, le relief change, on découvre du volume, des strates. Certaines couches se détachent. Il faut ajouter que les peintures les plus récentes, créées à partir de matériaux biologiques, et notamment d'algues, vieillissent moins bien. Ces peintures sont pensées comme éphémères, dès leur conception.

En 2078, le collectif *HybridIA*, collectif composé d'êtres humains et d'intelligences artifi-cielles reliées à des machines, a remporté l'appel à projet pour une intervention sur les fresques de Saint-Nazaire. Ils ont d'abord scanné les œuvres, révélant couche après couche toutes les anciennes peintures recouvertes. Puis, à l'aide d'une simulation informa-tique, ils ont recomposé une création palimpseste qui laisse apparaître des fragments de chacune des fresques ayant existé. C'est une IA qui a réalisé l'image finale. L'ensemble, coloré, est une chimère de peinture, un cadavre exquis pictural et temporel.

Aujourd'hui, le 14 juillet 2079, c'est la grande performance finale : certaines zones sont décapées à l'aide d'une ponceuse laser, tandis que les fragments les plus fragiles sont con-solidés à l'aide d'une colle créée spécialement par le *biohackerlab* des chantiers navals.

L'activation-restauration dure toute la journée. Des visages, des couleurs que l'on avait pu admirer pendant deux ans, puis que l'on avait oubliés, ressurgissent sous les yeux des spectateurs, révélés par la ponceuse *laser*. On explore le temps et la mémoire, tandis que la nuit tombe sur le petit Maroc.

Dans les années 2000, l'artiste Pierre Huygue, de façon beaucoup plus légère, ponçait de manière circulaire les murs des salles d'exposition pour révéler les couleurs des précédents artistes : cette action, une œuvre à part entière, portait le nom de Timekeeper.

6.

Septembre 2019, soir de chaleur. Le Petit Maroc devient, pour quelques minutes, une île : le pont se soulève sous les yeux fatigués d'une autrice en résidence dans le building. Sur le quai, une vieille femme s'immobilise. Debout, au bord du bassin de Saint-Nazaire, tandis que le vent fait bouffer son chemisier violet, elle regarde vers le Cinéville. Elle observe le *Gingko biloba*. Elle sait que cet arbre exceptionnel peut être mâle ou femelle, mais elle ne se souvient plus du genre de celui-ci. C'est l'automne, ses feuilles sont jaunes, il resplendit dans le soleil. Tout, autour, est plus jeune que lui. On ne connaît pas son âge, mais l'arbre a au moins cent ans, peut-être deux cents. Comment imaginer, en 2019, qu'il était déjà là quand rien autour n'existait ? Écoutons la vieille dame :

La base sous-marine n'existait pas. La gare arrivait jusqu'ici, le long du bassin, directement depuis Paris. Mon père à moi, il est né juste ici, au bord de l'eau, il y avait des maisons partout. Et puis là-bas, sur tout le grand parking vide autour du blockhaus, à la place de la base, c'était des maisons. La ville était là, son cœur battant. Dans le jardin d'une maison bourgeoise, sans doute, un marin, un capitaine, a planté ce gingko rapporté d'expéditions lointaines. Il a grandi. Nous habitons pas loin, quand je suis née, en 41, c'était des habitations. Tout a été rasé. On ne pouvait pas détruire la base, alors c'est la ville qui a tout pris. Surtout autour de la base, qu'elle soit isolée. Ils ont tout détruit. Les maisons, les jardins, la gare. Mais pas cet arbre. Dieu sait comment, il a survécu. Et quand on a reconstruit la ville, on a pris soin de lui. La place est moche, maintenant, c'est un parking à l'ombre des murs du Cinéville, mais le gingko est là. Tout a changé, tout a été détruit et reconstruit, déplacé et renouvelé, mais lui a poussé, sagement, doucement, imperturbablement, insensible à l'agitation humaine. Il m'émeut, cet arbre.

Le pont a fini de descendre, on peut à nouveau passer. L'autrice n'est plus sur son balcon, le vent souffle toujours, chaud. La vieille femme traverse. Des rayons de lumière jaillissent des miroirs qui recouvrent le *blockhaus Stef*, sur le parking du Life, jusqu'à illuminer les feuilles du gingko vénérable.

7.

2018. La grande sculpture de métal est un assemblage mobile de pointes de fer, un mikado de la météo, un cadran solaire que le vent déboussole. Noé Miller remarque qu'un javelot manque à l'œuvre de Peter Logan. Est-ce qu'il sert de lance à l'archange de Gertrude Vanderbilt Withney, terrassant l'aigle Allemand comme Saint-Georges terrassa le dragon ?

En venant à vélo, Noé a longé le bord de la mer, il est passé devant *Le monument du soldat américain*. Il a longé les pêcheries. Bel exemple de circulation des matériaux et des époques, bel exemple de liberté laissée aux habitants : chaque pêcherie possède son propre style, ses planches originales, ses couleurs. On raconte que tous les matériaux viennent des chantiers navals. Noé ne connaît pas le dicton, qui dit pourtant que lorsqu'un paquebot se construit à Saint-Nazaire, un second se construit en Brière.

Noé continue sa route, à vélo. Plus loin, c'est la côte sauvage, les villes balnéaires, des blockhaus, des forts, des phares, jusqu'à *la statue de Monsieur Hulot* penchée sur le parvis de la plage de Saint-Marc.

Noé a entendu dire que de grandes éoliennes seront un jour plantées en mer, au large de Saint-Nazaire. Il s'amuse des échos de formes que pourront produire ces installations gigantesques avec les javelots, avec l'archange...

Ce qui relie tout cela, c'est la mer, pense Noé, avec ses marées, la mer qui monte, poussée par la lune et le soleil, poussée par la houle, poussée par la lointaine fonte des glaces, si lointaine et pourtant si active.

Dans les îles Hébrides, Pekka Niittyvirta a tiré un trait de lumière sur les bâtiments du bord de mer pour rendre visible le niveau de la mer s'il montait d'un mètre. C'est très beau, à la nuit tombée, de voir cette œuvre, intitulée Lines 57°59'N, 7°16'W. Il y a une gravité, une angoisse liée à la montée des eaux, et en même temps une beauté de l'œuvre installée dans le paysage, une compréhension du réel liée au travail scientifique...

8.

En 2014, sur une proposition de l'Athénor, un spectacle était joué sur le *Blockhaus de Villès Martin*, avec des comédiens français et une comédienne allemande. Le spectacle se terminait par l'arrivée surprise d'un avion de la guerre, en vrai, directement surgi du passé.

En voici un extrait :

Élios : *Dans 1000 ans, les historiens du XXXIème siècle retrouveront sous le sable ces bâtiments fendus, éventrés par la mer. Ils diront : nous sommes des archéologues (il fait apparaître la pelle en plastique bleu) nous faisons l'histoire des choses que l'on ne voit plus ou presque plus, nous faisons l'histoire des choses qui descendent se cacher.*

Charline : *Des touristes du XXXIème siècle cogneront leur pied nu contre un antique affleurement de béton armé allemand. Ils diront : « attention, il y a une saloperie dans le sable, mettez vos sandales les enfants. » Mais quand les parents iront se baigner, un des enfants, peut-être, avec sa pelle en plastique bleu viendra s'agenouiller dans le sable, là où son papa s'est cogné. Peut-être qu'il commencera à racler, creuser, à petits coups de pelle, tout autour du morceau de béton, jusqu'à l'entourer d'un fossé circulaire, jusqu'à le mettre au jour. Et quand les parents sortiront de l'océan : « Papa ! Maman ! J'ai trouvé une maison, c'est un morceau de maison que quelqu'un a enterré sous le sable ! »*
(Temps)

Élios : *Le bruit que fait la pelle en plastique bleu du XXXIème siècle contre le béton armé du XXème siècle. Vous entendez ?*

Blockhaus, Alexandre Koutchevsky, éditions L'entretemps

9.

Bonjour, je suis un ibis sacré, *Threskiornis Aethiopicus*. Vous ne me connaissez pas. J'ai habité pendant quelques années les marais et les côtes bretonnes, après m'être échappé du zoo de Branféré, puis j'en ai disparu après avoir été chassé, soi-disant parce que j'étais nuisible.

J'ai trouvé refuge en 2036 sur le site de l'ancien campus universitaire, laissé à l'abandon. C'est un endroit magnifique. Les humains ont décidé, dans le courant des années 2020, de ne rien construire, de ne rien installer à la place du campus, qui devait être déplacé. Suite à une concertation avec les habitants, en réfléchissant à la nécessité de densifier les villes et de laisser, sur leurs marges, des espaces naturels, ils ont abandonné la nature, en friche, comme une expérience. La zone du campus universitaire n'est donc pas jardinée, les bâtiments sont laissés à l'abandon, l'entrée dans la zone est interdite.

J'ai trouvé la paix ici, dans cet espace fantôme, parmi mes nombreux congénères. Cet ancien campus universitaire est devenu le refuge pour tous les animaux disparus, pour leurs âmes, pour leurs souvenirs. C'est l'unique parc au monde destiné à accueillir les fantômes des espèces disparues. Les plantes se développent librement, l'ancien bitume se craquèle, les insectes, les rongeurs et les petits oiseaux se multiplient. C'est le bonheur.

Parfois, rarement, des humains pénètrent le périmètre. Les seuls autorisés à entrer sont des équipes alliant scientifiques et artistes, une fois par an. Ils viennent documenter, étudier, comprendre notre environnement. Ils viennent apprendre des ruines du vingtième siècle, pour comprendre les époques à venir.

10.

L'artiste polonaise Janja Lewandowski a été invité à proposer un évènement qui rassemble les habitants du quartier du Moulin du Pé. Il a proposé aux habitants d'organiser avec eux *Le Carnaval des mondes engloutis*.

Le Carnaval des mondes engloutis a lieu chaque année dans les premiers jours de l'automne, depuis 2029. C'était un samedi 22 septembre : une cérémonie et un pèlerinage ont consacré le jumelage de l'éco-quartier Moulin du Pé avec le village disparu de Quelmer. Ce village fantôme est en réalité un hameau de quelques maisons submergées depuis la première guerre sous les eaux de l'étang du Bois Joalland, au nord de Saint-Nazaire.

Les habitants du Moulin du Pé, les enfants, les parents, avec l'aide du lycée voisin, ont organisé un pèlerinage carnavalesque, depuis leur quartier jusqu'à l'étang : s'habillant de vêtements usés, comme s'ils avaient passé des siècles sous les eaux, décorant des chars héroïques de coraux et de gorgones, se tressant dans les cheveux des couronnes d'algues fraîches, ils ont marché, trébuché, psalmodié jusqu'à l'étang, où un discours d'hommage a été lu, les pieds dans l'eau.

Entre le sérieux et le baroque, à la fois lugubre et festif, cet évènement est devenu, pour Janja Lewandowski, une vidéo d'artiste. Et pour les habitants, une date à célébrer, chaque année, à l'occasion du *Carnaval des mondes engloutis*.

Depuis, pour chaque anniversaire, les gens du quartier préparent la fête avec beaucoup d'énergie, de nouveaux costumes sous-marins et écologiques, des chars en hommage aux zones immergées. Autour du carnaval, des expositions et des projections permettent de découvrir d'autres histoires de mondes engloutis. Les bénéfices de la fête sont reversés chaque année à une association, quelque part dans le monde, en lien avec les îles disparues.

Une tradition locale s'est inventée ici, une fête à la fois joyeuse et grave, profondément locale, consciente du monde qui l'entoure.

*La traversée « On ne part pas de zéro !, du Kilomètre zéro à la plage de Monsieur Hulot » s'est déroulée le 12 juillet 2019 à Saint-Nazaire.
Ecrive par l'auteur et metteur en scène Alexis Fichet avec la coopérative Cuesta, elle clôture une phase de réflexion commanditée par la direction de la culture de la ville sur les arts publics de Saint-Nazaire et préfigure le nouveau programme artistique.*

